

comme aurait fait un capit liste, puis me rendis de nouveau au *Telegraph office*, déterminé cette fois à commettre quelque crime inouï si je n'avais pas de nouvelles : " *There is an answer for you, and a right one also*," me dit un des opérateurs que j'avais particulièrement ahuri. " *Wait a moment, I will write it down for you, it is just arrived.*"

Tout mon sang avait reflué en une seconde vers mon cœur ; mes jambes tremblaient et mon gosier n'aurait pas pu laisser passer une aiguille. Sans doute on avait mis toutes les banques du Canada à sec pour m'en expédier leurs dépôts.

A. BUIES

(A continuer.)

## QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie."

Suite.

E. HELLO.

Au point de vue de l'Art il n'y a rien dans Ovide. Les *Fastes* ne sont qu'un calendrier. L'*Ars amatoria* et le *De Remedia amoris* n'ont pour but que de profaner les plus nobles sentiments du cœur de l'homme. Ils ont fait honte au paganisme.

Et les *Métamorphoses*, qu'en dites-vous ?—Vous les avez traduites quand vous étiez sur les bancs de la cinquième ?—Hélas ! oui. Cependant " n'est-il pas frappant qu'un homme puisse raconter ces horribles bêtises sans se détourner d'elles un moment pour regarder les objets dont elles sont la parodie ? Est-il possible qu'un homme, qui se donne pour poète, ait pu si longtemps prolonger cette arlequinade sans heurter, même par hasard une idée sur sa route !—Ce jugement d'Ernest Hello vaut-il, dites-moi, celui de vos anciens professeurs ? (si toutefois ils vous en ont donné ou s'ils étaient en état de vous en donner un, ce qui n'arrive pas souvent.)

Les *Métamorphoses*, dit-on, sont un harmonieux tissu de 246 fables. C'est l'œuvre d'un esprit prodigieusement facile ; d'une imagination brillante et riche qui a su trouver pour chacun de ces tableaux les couleurs qui lui conviennent ; d'un goût heureux qui a su harmoniser toutes ces couleurs et en former un ensemble de décorations charmantes. C'était une tâche difficile, et Ovide l'a remplie avec un bonheur que Virgile seul a surpassé.

Tout cela est vrai ; mais tout cela ne compte pour rien dans l'appréciation d'une œuvre d'art. Tout cela se réduit à dire que si Ovide a su faire des tours de force, qu'il a connu et pratiqué l'art heureux des transitions, qu'il a le mérite de la difficulté vaincue et le talent de peindre pour peindre. Sans tenir ces choses absolument pour rien, je les tiens pour peu de chose, et je maintiens mon appréciation. Les *Métamorphoses*, non plus que les autres œuvres d'Ovide ne sauraient être appréciées au point de vue de l'art.

Pourquoi donc fait-on étudier Ovide aux enfants ? Qu'est-ce qu'ils y voient de si beau, de si bon et de si vrai ?—Ovide a su faire des tours de force et mêler des couleurs. Voilà tout ce qu'il vaut quand il vaut quelque chose. Enseigner Ovide, c'est avouer qu'on ne sait rien en fait d'art ou qu'on ne réfléchit pas à ce que l'on fait.

DE L'EPOPEE ITALIENNE

I

DANTE—(1265)

Le berceau de Dante fut placé à l'âge héroïque de la philosophie du moyen-âge. La fin du treizième siècle et le commencement du quatorzième sont une période importante de l'histoire de l'esprit humain et de l'Eglise. Les études théologiques avaient été portées avec saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin à des hauteurs que personne encore n'a surpassées. C'était l'heure où l'Eglise, fatiguée des luttes contre les puissances politiques, commençait à se retirer uniquement dans sa citadelle spirituelle et allait laisser aux peuples à se défendre eux-mêmes contre l'arbitraire d'un pouvoir auquel allait manquer le frein suprême. Deux grandes passions dominaient donc les esprits : la passion de l'étude et la passion politique. Toutes deux aboutissaient à la passion religieuse par la théologie, et la question de l'autorité temporelle et de ses rapports avec l'Eglise.

Subordination du monde naturel au monde surnaturel dans l'individu comme dans la société, tel est le résumé de la doctrine philosophique et sociale du moyen-âge.

Le monde naturel occupait la plus grande place dans l'épopée ancienne. C'est lui qui en faisait tout l'intérêt. Avec Dante au contraire, le lieu de la scène sera le monde surnaturel tout entier tel qu'il nous est fourni par les données de la foi. C'est là que le poète va résoudre tous les grands problèmes du temps et de l'éternité.

Ce pèlerin des rivages éternels est peut-être celui de tous les poètes qui a le mieux compris les choses du temps. Il les a toutes connues et expliquées comme pouvait les connaître et les expliquer son siècle. En philosophie il recueille tous les lambeaux de vérité épars dans les divers systèmes jusqu'à lui. En théologie il est le disciple de saint Bonaventure et de saint Thomas, disciple digne de tels maîtres. En politique il fut l'admirateur trop passionné de l'empire d'Allemagne, et joignit l'amour de l'autorité et l'amour de l'indépendance. En religion il croit fermement et hautement tous les dogmes de la foi catholique, et son tombeau a redit encore le témoignage que lui rendirent ses contemporains :

Theologus Dantes, mellius dogmatis exspers.

Toutes les idées et toutes les passions du moyen-âge se retrouvent donc dans la *Divine Comédie*.

Dante résume non-seulement les idées de son époque, mais celles des temps qui l'ont précédé. La *Divine Comédie* n'est pas seulement une œuvre poétique, théologique et philosophique, elle donne le jugement du poète et de son temps sur l'histoire de l'humanité. On l'a très-bien définie, je crois, une encyclopédie complète du moyen-âge.

Le caractère de Dante ne sera donc pas, comme celui d'Homère, la naïveté de l'enfance. Dante est un poète philosophe, un poète essentiellement réfléchi. Ce ne sera pas non plus un poète adorateur de sa parole comme Virgile. Dante a le culte de l'idée ; il n'a pas celui de la phrase. Il a la même franchise qu'Homère, presque toujours la même simplicité charmante, avec quelque chose de plus mûr, de plus haut et de plus profond. Virgile avait oublié la naïveté. Dante l'a réapprise. Ce n'est plus la naïveté de l'enfant : c'est la naïveté du cœur, de l'imagination et du génie.

Mais comment Dante a-t-il réuni ces choses inconciliables, une philosophie complète et une poésie toute naturelle, franche, simple et naïve ? Ces deux choses si contraires en apparence devraient ne se séparer jamais. La poésie n'a pas d'autre splendeur que celle du vrai parce qu'elle n'est qu'une manifestation du beau. Si la poésie s'est trop souvent isolée de la philosophie, c'est qu'on a cru que les images et les splendeurs de la parole étaient quelque chose sans la splendeur de l'idée. On a voulu qu'il y eu deux mondes entièrement séparés, celui de la raison et celui de l'imagination. On a cherché la séparation où il n'y avait que distinction.

De même que dans l'homme les sens aident à l'esprit, que l'imagination et la sensibilité prêtent leur force à la raison, ainsi la poésie qui vit d'imagination et d'images s'allie naturellement à la philosophie. Cette union de la poésie et de la philosophie pour n'être pas froide a souvent besoin du symbolisme. "Le symbolisme est le contraire de l'allégorie." L'allégorie matérialise l'idée ; le symbolisme idéalise la matière et le fait. Il voit dans le monde naturel l'expression ou le symbole du monde surnaturel. Il n'y a rien de plus poétique et rien de plus conforme à la philosophie puisqu'en réalité le monde naturel n'est que la parodie du monde surnaturel dans le temps et l'espace. Aussi la plus belle de toutes les poésies est symbolique : c'est la poésie biblique.

C'est là que Dante s'est inspiré. La céleste vision du *Purgatoire* qui est peut-être le plus beau passage de tout son poème est entièrement symbolique, et aussi presque entièrement d'inspiration biblique. On reconnaît partout l'influence de la poésie sacrée sur le génie du poète, ne fut-ce qu'à cette simplicité et à cette naïveté charmante dont il ne trouvait aucun exemple dans les auteurs profanes qu'il connaissait. Mais on le reconnaît surtout au symbolisme parfait de l'ouvrage.

Dans la *Divine Comédie* tout est symbolique, l'ensemble, les personnages et jusqu'aux moindres détails. Pour l'ensemble Dante lui-même l'affirme. "Le sujet de l'ouvrage littéralement compris est l'état des âmes après la mort, car tel est le point sur lequel le poème roule dans tout son cours. Au sens de l'allégorie, le poète traite de l'Enfer de ce monde, où nous voyageons comme des pèlerins avec le pouvoir de mériter et de démeriter." Le fils du grand poète, Giacomo di Dante, le dit plus clairement encore. "Dans la première partie, il considère le vice qu'il appelle Enfer... La deuxième partie a pour sujet le passage du vice à la vertu, qu'il nomme *Purgatoire*... La troisième et dernière partie est celle où il envisage les hommes parfaits, et il l'appelle Paradis." (1)

Tous les personnages aussi sont symboliques, au moins ceux qui prennent part à l'action. Dante lui-même paraît dans tout le cours du poème. Il représente l'homme pèlerin dans le temps. Il suit d'abord Virgile, c'est-à-dire la raison humaine privée du secours de la foi ; puis Béatrice, ou la raison illuminée par la grâce de la révélation divine. La Vierge Marie représente la clémence divine, et sainte Lucie la grâce illuminante. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que chacun de ces personnages représente toujours parfaitement l'idée dont il est le symbole, sans cesser d'être vivant.

On ne pourrait peut-être pas trouver un seul détail dans la *Divine Comédie* qui n'ait sa raison d'être que dans l'imagination du poète. Au fond de chacun il y a une raison scientifique ou philosophique ; et cela ne gêne nullement le poète. Il est aussi à l'aise dans ses fictions que s'il ne s'occupait jamais que du sens littéral.

\* \*

Toute la philosophie de Dante se réduit à trois points principaux. L'homme aux prises avec le mal sans aucun mélange tel qu'il le voit dans l'Enfer ; l'homme dans le rapprochement du bien et du mal ; et l'homme dans le bien sans aucune altération.

1o. Le poète nomme *mal* le vice ou la disposition de notre volonté contre celle de Dieu. Il y a trois dispositions que le ciel ne veut pas : L'incontinence, la malice et la brutalité.

L'incontinence comprend : la luxure et la gourmandise, l'avarice et la prodigalité, la colère et la mélancolie énervante et paresseuse. La malice se propose l'injustice qu'elle atteint par la violence et la fraude. La violence s'exerce contre Dieu, soi-même et le prochain ; et elle comprend le meurtre et le brigandage, le suicide et la dissipation, le blasphème, l'usure et les crimes contre la nature qui est fille de Dieu. La fraude s'exerce contre ceux avec lesquels on n'a que les liens de l'humanité ; ou contre ceux avec qui l'on a des liaisons plus étroites, et elle se nomme trahison.

La brutalité c'est l'état de l'homme abandonné à l'esclavage de ses passions.

La cause du mal c'est l'amour qui peut errer en se dirigeant vers le mal, ou vers le bien avec excès ou insuffisance. L'homme ne peut haïr ni Dieu ni soi-même, mais seulement le prochain. Il aime donc le mal du prochain par orgueil, envie et colère. Si l'âme tend vers le bien avec un effort insuffisant, elle se livre à la paresse. Enfin si elle recherche trop avidement des biens qui ne font pas le bonheur, elle se rend coupable d'avarice, de gourmandise et de luxure.

L'amour est porté au mal par une triple concupiscence ; celle des sens qui est la volupté, celle de l'esprit qui est l'ambition, et celle qui recherche les moyens de satisfaire l'une et l'autre, la cupidité.

2o. Voilà quel est le mal dans l'homme. Il n'a d'autres limites que la liberté. Il se reproduit dans la société avec les mêmes caractères, mais avec des proportions plus vastes. L'erreur qui est le mal de l'esprit s'y reproduit dans les doctrines religieuses et philosophiques ; le vice dans le gouvernement temporel et spirituel des nations. Ici le mal n'a d'autres limites que la conscience publique.

3o. Enfin il est un lieu où le mal se consommera et deviendra immuable, l'Enfer, où gémissent éternellement les âmes que leurs erreurs ou leurs péchés ont pour jamais éloignées des regards de Dieu. La cité de l'Enfer est placée dans l'intérieur de la terre, loin de la lumière. C'est un abîme sans fond où roule un ouragan éternel. Neuf cercles creusent l'abîme se resserrant à mesure qu'ils s'enfoncent. Le premier renferme les anges et les hommes neutres entre Dieu et ses ennemis. Au-dessous sont les infidèles qui n'ont pas connu la lumière du christianisme. Les quatre cercles qui suivent contiennent les victimes de l'incontinence. Le sixième les hérétiques, le septième les violents, le huitième ceux qui ont commis la fraude, le neuvième les traîtres.

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

(La suite au prochain numéro)

(1) Traduction d'Osana.

## LE FORT DE CHAMBLY

Monsieur le Rédacteur,

Vos lecteurs s'intéresseront sans doute à un débat qui occupe tant soit peu notre petit monde archéologique et littéraire. Il s'agit du fort de Chambly dont il serait question de conserver les débris tels qu'ils sont,—objet fort louable assurément. Des nouvelles qui ont couru la presse depuis un mois attribuent en partie l'honneur de cette idée et des démarches auxquelles elle a donné lieu à M. Benjamin Sulte. De là le débat—car il s'agit de savoir si réellement M. Sulte a contribué à propager en Canada et en France le sentiment de conservation qui inspire aujourd'hui une société d'archéologues et de savants de France et quelques cercles canadiens, en vue de préserver ou de restaurer les nobles ruines de Chambly.

D'après une lettre de M. Sulte que la *Minerve* a publiée jeudi, à M. J. O. Dion, de Chambly, et à M. LeMeyer-Masselin, un français qui habite le Canada depuis quelques années, reviendrait l'honneur de ce mouvement. Néanmoins malgré la modestie de M. Sulte, et sans rien ôter au mérite des deux messieurs dont je viens de parler, il est permis de croire que sans les strophes de notre concitoyen sur le fort Chambly, le mouvement dont nous parlons n'existerait pas encore. Je crois donc, qu'il serait juste de remettre sous les yeux du lecteur, ces vers dont il a été fait mention depuis quelques temps dans les journaux sans qu'on ait eu la pensée de les reproduire.

On les trouvera ci-dessous, mais auparavant quelques notes d'histoire sont indispensables :

Le fort Chambly, bâti de bois en 1666, fut reconstruit de pierre en 1711. Plus tard, en 1775, le général américain Sullivan le brûla, en descendant la rivière Chambly, et depuis cette époque il est resté dans l'état où l'a réduit l'incendie. Les murs sont restés debout. Tel qu'il est ce n'est plus qu'un débris, sans importance autre que les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Ces souvenirs sont des plus glorieux pour le peuple Canadien, et le poète qui les a chantés a fait une œuvre méritoire et patriotique. Nous lisons ces vers à la page 136 des *Laurentiennes*.

O mon vieux fort reste debout,  
Brave l'abandon et l'orage.  
Dernier vestige d'un autre âge,  
Résiste au temps qui détruit tout !  
Le souffle enivrant des batailles  
Peut ranimer tes hauts remparts :  
C'est un beau champ de funérailles  
Pour qui défend ses étendards !

Cueillons la fleur qui s'étiolo  
Oubliée au pied des débris !  
Mon cœur sait connaître le prix  
De toute vertu qu'on isole.

Hélas ! un outrageant oubli  
Entoure la vieille relique.  
Où donc est la race héroïque  
Des défenseurs du fort Chambly ?  
Près du torrent couvert d'écume  
Qui gronde son chant cadencé,  
Mon enthousiasme s'allume  
Au souvenir de son passé.  
Cueillons la fleur.—

Au temps où les fiers Iroquois,  
Poussés d'une ardeur sanguinaire,  
Apparaissent sur la rivière  
Avec la hache et le carquois,  
Ses murs à ces farouches maîtres  
Savaient commander le respect ;  
Les ennemis de nos ancêtres  
Tremblaient de rage à son aspect.  
Cueillons la fleur.—

Témoins des combats, des exploits  
Qui firent jadis notre gloire,  
Il me rappelle la mémoire  
Du sang répandu pour nos droits.  
Ah ! de nos nobles origines  
Aimons les berceaux glorieux :  
Sur les tombeaux, dans les ruines  
Est le culte des fils pieux.  
Cueillons la fleur.—

Là, furent les germes sacrés  
D'où sortirent nos destinées :  
Malgré la trace des années  
Qu'ils soient à jamais vénérés !  
Que l'ardente foi de nos pères,  
Leur courage au sein du danger,  
Dans la paix, les crises, les guerres,  
Subsiste pour nous protéger !  
Cueillons la fleur.—

Canadien, pour d'autres combats  
Ton intelligence s'appête.  
Ne laisse point courber ta tête,  
Ne laisse point fléchir ton bras.  
Contemple en ton âme attendrie  
La grandeur de tes anciens jours ;  
Il fut un temps où la patrie  
Sans partage avait tes amours !

Cueillons la fleur qui s'étiolo  
Oubliée au pied des débris.  
Mon cœur sait connaître le prix  
De toute vertu qu'on isole.

Ces vers ne sont pas de l'année 1867 comme l'indique le recueil des *Laurentiennes*, mais de 1863, époque où l'auteur les fit voir à plusieurs personnes des Trois-Rivières. On y reconnaît à première vue cet amour des traditions canadiennes qui ne l'a jamais abandonné. Quelques vers méritent aussi de fixer l'attention du lecteur. Par exemple " le souffle enivrant des batailles peut ranimer tes hauts remparts " est une prophétie qui se réalisera, car Chambly devra être dans l'avenir comme dans le passé l'une des principales clefs frontières de notre pays. Le torrent " couvert d'écume " qui gronde son chant cadencé, est à la fois une photographie et une note musicale imitative des curieux rapides que la rivière Chambly forme sous les murs même du vieux fort. Et " au temps où les fiers Iroquois, rappelle les terribles incursions de ces ravageurs contre qui le fort fut élevé en premier lieu. Canadiens, lisons ceci : " sur les tombeaux, dans les ruines est le culte des fils pieux, " et nous serons portés à apprendre l'histoire de nos ancêtres et du " sang répandu pour nos droits. " C'est dans ces années de